

**LE DIX-SEPT JUIN,**

**OU**

**L'HEUREUSE JOURNÉE,**

**A-PROPOS EN UN ACTE,**

**MÊLÉ DE VAUDEVILLES,**

**A L'OCCASION DU MARIAGE**

**DE S. A. R. M<sup>GR</sup>. LE DUC DE BERRY;**

**REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE DE LA COUR,**

**Le 28 Juin 1816;**

**PAR MM. DESAUGIERS ET GENTIL,**

**Officiers de la 10<sup>e</sup>. Légion de la Garde Nationale de Paris.**



**A PARIS,**

**CHEZ VENTE, LIBRAIRE DES MENUS-PLAISIRS DU ROI  
ET DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,**

**Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup>. 7, près la rue Favart.**

---

1816.

131830-B

---

## PERSONNAGES.

---

PÉTRONILLE, <i>Aubergiste,</i>	M <sup>me</sup> . HERVEY.
PAULINE,	M <sup>lle</sup> . DESMARES.
NICETTE,	M <sup>lle</sup> . BETZI.
CONSTANCE,	M <sup>lle</sup> . RIVIÈRE.
LOUISE,	M <sup>lle</sup> . LUCIE.
LA FRANCE, <i>Maréchal-des-Logis de Carabiniers, Prétendu de Louise,</i>	M. HENRI.
SANS - CHAGRIN, <i>Sergent au ci-devant régiment de Bourbon, Prétendu de Nicette,</i>	M. HIPPOLITE.
LA VALEUR, <i>Brigadier des Dragons d'Angoulême, Prétendu de Pauline,</i>	M. ISAMBERT.
L'ESPÉRANCE, <i>Maréchal-Fourrier des Lanciers de Berry, Prétendu de Constance,</i>	M. GONTHIER.
MATHURIN, <i>ancien Caporal du régiment de Condé,</i>	M. ST.-LÉGER.
LA MÈRE BONTEMS, <i>Doyenne du village,</i>	M <sup>me</sup> . BODIN.
CHARLOT, <i>premier garçon d'auberge chez Pétronille,</i>	M. ÉDOUARD.
L'ÉCLAIR, <i>Courier,</i>	M. JOLY.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

*La scène se passe dans un village, auprès de Marseille.*

---

# LE DIX-SEPT JUIN,

OU

## L'HEUREUSE JOURNÉE.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le théâtre représente un Village sur le bord de la mer, à très-peu de distance de Marseille. On voit, à droite du spectateur, une auberge, dont l'enseigne porte : aux Armes de France.*

*LA FRANCE, LA VALEUR et L'ESPÉRANCE, SANS-CHAGRIN, sont assis à une table, et boivent. L'on voit des Villageois et des Villageoises qui font les préparatifs d'une fête, arrangent des guirlandes, etc.*

CHOEUR.

AIR : *Enfans de la Provence.*

Enfans de la Provence ,  
Ah ! quel sort glorieux !  
Et qu'il va dans la France  
Nous faire d'envieux !  
De la princesse que nos yeux  
Virent débarquer en ces lieux ,  
Chantons l'hymen et les doux nœuds.

LA FRANCE.

A ce grand mariage,  
Pour not' futur ménage,  
D'un si joyeux présage  
Le verre en main  
Buvons, amis, buvons jusqu'à demain

LA VALEUR.

Eh bon ! bon ! bon !  
Que l' vin est bon,  
Versé pour un Bourbon !

L'ESPÉRANCE.

Eh bon ! bon ! bon !  
Que l' vin est bon,  
Versé pour un Bourbon !  
Que n' pouvons-nous  
Boire autant d' coups  
Qu'ils ont d' bontés pour nous.

TOUS.

Enfans de la Provence, etc.

LA FRANCE.

C'est pourtant ici que cette jeune Princesse nous a  
témoigné, en arrivant, le plaisir qu'elle avait de nous  
voir ; et en partant, son regret de nous quitter,

LA VALEUR.

Mais aussi, comme nos cœurs se sont trouvés d'ac-  
cord avec le sien !

L'ESPÉRANCE.

Et avec quel plaisir nous avons semé des fleurs sur  
son passage !

## LA FRANCE.

C'était bien naturel.

## AIR du Premier Pas.

Son premier pas  
 Vit naître ici les roses,  
 Dont le parfum embellit nos climats ;  
 Puisque ces fleurs pour elle étaient écloses,  
 Il fallait bien qu'elle fit sur des roses  
 Son premier pas.

## LA VALEUR.

Son dernier pas  
 De notre âme oppressée,  
 Malgré le tems ne s'effacera pas,  
 La rose a fui, le souci, la pensée,  
 Voilà la fleur qu' hélas nous a laissée  
 Son dernier pas.

## L'ESPÉRANCE.

Eh mes amis ! nous avons eu la première part du  
 bonheur public : n'envions pas celle des autres.

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

Elle a quitté notre pays,  
 Par les regrets accompagnée ;  
 Par les désirs environnée  
 Elle s'avance vers Paris ;  
 Ainsi de son heureuse image,  
 Tels seront les heureux effets ;  
 Que de l'un à l'autre rivage,  
 Jusques au sein de son ménage.  
 Elle aura tous les cœurs français  
 Pour ses compagnons de voyage.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT.

CHARLOT, *deux bouteilles à la main.*

Tenez, Messieurs, v'là c' que madame Pétronille vous envoie.

LA FRANCE.

Du vin!

CHARLOT.

Oui, et du bon coin.

LA VALEUR.

Sois le bien venu, mon garçon.

CHARLOT.

C'est pour boire à la Santé du Roi.

L'ESPÉRANCE.

On ne peut pas mieux commencer la journée.

SANS-CHAGRIN.

Ni la finir.

UN VILLAGEOIS.

Dites donc, camarades, est-ce que vous allez tout boire sans nous ?

LA FRANCE.

Non parbleu; cette santé-là doit être portée par tous les Français.

LA VALEUR *aux Villageois.*

Allons, arrivez, vous autres. (*Tous les Villageois quittent l'ouvrage et prennent des verres.*) A la santé du Roi! (*Tous répètent.*)

AIR *du vaudeville des Visites Bourgeoises.*

Amis, quel beau jour pour moi,  
Doux accord, tableau plein de charmes.  
Chantons tous, chantons: haut les armes:  
Vive le Roi! (bis.)

CHŒUR.

Amis, quel beau jour pour moi, *etc.*

LA FRANCE.

Trop long-tems triste théâtre  
De Mars et de ses fureurs,  
D'une guerre opiniâtre  
La France a vu les horreurs.  
Louis a séché nos pleurs,  
Louis est fils d'Henri-Quatre,  
Héritier de son grand cœur,  
Il nous devait le bonheur.

TOUS.

Amis, quel beau jour, *etc.*

LA VALEUR.

Pour lui jurons de combattre;  
Quels que soient ses ennemis  
Ils ne pourront nous abattre;  
Ils seront domptés, soumis;

( 6 )

Qu'ils tremblent, ventre-saint-gris !  
Louis est fils d'Henri-Quatre,  
Et ce nom partout vainqueur,  
Doublera notre valeur.

TOUS.

Amis, quel beau jour, *etc.*

L'ESPÉRANCE.

Quand nous cessons de nous battre,  
Grâce à son heureux retour ;  
Quand on ne doit plus combattre,  
Que d'allégresse et d'amour !  
Prends ton luth, gai troubadour,  
Louis est fils d'Henri-Quatre ;  
Comme lui, franc, simple et bon,  
Il doit aimer la chanson.

TOUS.

Amis, quel beau jour, *etc.*

SANS-CHAGRIN.

Morbleu, sans en rien rabattre,  
A tous nos princes chéris  
Je veux boire un, deux, trois, quatre  
De ces flacons favoris ;  
Et s'ils troublent mes esprits,  
Louis est fils d'Henri-Quatre,  
Qui disait qu'un gai refrain  
Ne va jamais sans bon vin.

TOUS.

Amis, quel beau jour, *etc.*



---

---

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , PÉTRONILLE.

PÉTRONILLE.

Y en a-t-il encore pour moi ?

LA FRANCE.

Belle demande !

*Les quatre militaires se lèvent , offrent un verre à Pétronille et chantent ensemble.*

*Même air.*

Buvons à l'humeur folâtre ,  
A la grâce , aux doux appas  
De ce sexe qu'idolâtre  
Tout français jusqu'au trépas  
Louis ne le défend pas ,  
Louis est fils d'Henry-Quatre,  
Qui joignit à maint talent  
Celui d'être un vert-galant.

TOUS.

Amis quel beau jour , etc.

LA FRANCE, *après avoir bu.*

Savez-vous que c'est du bon , celui-là ?

PÉTRONILLE.

Aussi je ne le vends pas ; mais vous avez porté  
votre santé , je veux porter la mienne.

AIR :

Quand la beauté des rives d'Italie  
Vient parmi nous s'unir à la valeur,  
Heureux de voir cette union chérie,  
Répétez tous le vœu que fait mon cœur,  
De ces époux sur qui notre amour veille,  
Que le bonheur par l'hymen cimenté  
Soit aussi pur que la liqueur vermeille  
Que nous buvons à leur santé.

LA FRANCE.

Dites donc, madame Pétronille, savez-vous si le grand jour est fixé ?

PÉTRONILLE.

Non, pas de nouvelles.

CHARLOT.

Ah ! ben moi, j' m'en vas aller à la découverte ; et j' vous promets ben d' vous rapporter queuq' chose, quand ça n' s'rait qu'un....

LA VALEUR.

Imbécille, ne parle pas tant, et en avant, marche.

CHARLOT.

Je n' fais qu'un saut. (*Il sort.*)

---

---

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Charlot.*

PÉTRONILLE, *voyant toutes les bouteilles vides.*

Ah ça ! il me paraît qu'avant mon arrivée, vous aviez déjà bien employé le tems.

L'ESPÉRANCE.

Comme vous voyez, madame Pétronille ; dix bouteilles pour cinq.

PÉTRONILLE.

Comme vous y allez ! il me semble qu'une bouteille par tête ! .....

SANS-CHAGRIN.

Ah ! ben oui ! ..,

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Nous contenter d'une simple bouteille,  
Et pour qui donc, morbleu ! nous prenez-vous ?  
Sous les drapeaux ainsi que sous la treille,  
D'aucun canon nous ne craignons les coups ;  
Soit que Bacchus ou que Mars nous invite,  
A leur appel toujours prêt à céder,  
Jamais Français ne recule ou n'hésite,  
Quand il s'agit d'un affaire à vider.

LA VALEUR.

Qu'est-ce qui dirait pourtant que voilà notre tante ?

PÉTRONILLE.

Votre tante ? ah ! pas encore.

LA FRANCE.

Nous espérons pourtant bien que ça ne passera pas aujourd'hui.

PÉTRONILLE.

Vous avez donc reçu des nouvelles de Paris ?

LA FRANCE.

Aucune ; mais comme l'auguste mariage devait se faire du 15 au 17 , et que voilà le dernier jour , nous espérons.

PÉTRONILLE.

Ah ! tant mieux ; car mes pauvres petites nièces me font vraiment de la peine,

AIR : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Ne voila-t-il pas huit grands jours  
Que, pour s' marier, vos prétendues  
L' matin s' parent d' leux biaux atours,  
Et qu' leux pein' sont toujours perdues ?  
Quand dans l'espoir d'un doux lien,  
On s'est embelli pour c' qu'on aime,  
Le soir, c'est cruel, je l' sens bien,  
D'avoir fait sa tolett' pour rien  
Et de la défaire de même.

L'ESPÉRANCE.

Vous devez ben penser, madame Pétronille, que nous n' sommes pas moins impatiens qu'elles ; mais si nous retardons, vous savez ben pourquoi.

AIR du Vaudeville de la Partie Carré.

Se marier l' même jour qu' son Prince ,  
Je dis morbleu ! que ça doit faire honneur .  
Et cet honneur qui n'est pas mince ,  
Ne peut aussi qu' porter bonheur

LA VALEUR.

Oui , mes amis.

Nos p'tits ménages à la ronde  
Se r'ssentiront d' l'effet d'un jour si beau ;  
Puisque l' soleil des mém' rayons féconde  
Le chêne et l'arbrisseau.

TOUS *en chœur.*

Puisque l' soleil , etc.

---

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , CHARLOT.

CHARLOT.

Madame Pétronille , madame Pétronille !

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce que c'est , Charlot ?

CHARLOT.

Vous savez ben , la vieille mère Bontems , qui est partie , il y a un mois , d'ici , à pied ?

PÉTRONILLE.

Oui, pour aller à Paris voir le Roi.... Eh bien?

CHARLOT.

Hé ben , elle y est arrivée.!

TOUS.

Bah!

LAFRANCE.

Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

CHARLOT.

La Gazette que j'viens d'entendre lire; mais mieux qu' ça, c'est qu'elle a parlé au Roi , comme j' vous parle.

PÉTRONILLE

Oh ! quelle est heureuse !

L'ESPÉRANCE.

Ça n' m'étonne pas , il est si bon !

SANS-CHAGRIN.

Et qu'est-ce qu'elle lui a dit, au Roi ?

CHARLOT.

Elle lui a dit.... Allons , je ne m'en souviens plus.

PÉTRONILLE.

Quelle tête!

LA VALEUR.

Et qu'est-ce que le Roi lui a répondu ?

CHARLOT.

C' que l' Roi lui a répondu ? Il lui a répondu.....  
Allons , v'là que j' l'ai oublié aussi...

SANS-CHAGRIN.

Le sot !

CHARLOT.

Dame , j' suis v'nu si vite aussi ; mais c' que sais ,  
c'est qu' c'était de bonnes et belles paroles , toujours.

PÉTRONILLE.

Il n'en dit jamais d'autres ; mais c'te pauvre mère  
Bontems , avoir eu la force d'arriver comm'ça à  
Paris !....

CHARLOT.

Moi , j' n'en reviens pas.

AIR : *Lise épouse le beau Gernance.*

Avec ses jamb' pour voiture  
Et son bâton pour monture ,  
Faire , à plus de soixante ans ,  
Deux cents lieu's en si peu d' tems !  
L' trajet , morgué , n'est pas mince....

SANS-CHAGRIN.

Quel que soit l'âge qu'on a ,  
L' désir de voir un bon prince  
N' connaît pas ces distanc' là.

L'ESPÉRANCE.

Dis-moi , Charlot , le Journal annonce-t-il le jour  
de l'heureux mariage que nous désirons tant ?

CHARLOT.

Pour conclure l' vôtre , pas vrai ?.....Non , il n'en parle pas ; mais il parle encore d' prisonniers pour dettes , qui ont été rendus à la liberté par la bienfaisance d'une grande princesse qu'on ne nomme pas , mais qu' tout le monde devine.

PÉTRONILLE.

Oui , tout le monde la devine.

AIR : *Ce mouchoir , belle Raimonde.*

Sous le toit de l'indigence  
Et dans l'ombre des prisons,  
Sa main, de la bienfaisance,  
En secret répand les dons ;  
Et son âme généreuse,  
A chaque nouveau bienfait,  
Est mille fois plus heureuse  
Que les heureux qu'elle fait.

CHARLOT.

J' gagerions ben qu'elle a déjà répandu plus d' bienfaits qu'il n'y a d' feuilles sus c' buisson d' rosiers qu' j'avons planté en son honneur....

PÉTRONILLE.

Et qu'il n'y en a sus c' buisson d' lauriers qu' j'ons planté itou en l'honneur du Duc d'Angoulême, l' jour où il traversa not' village, en visitant l' Midi.

LA FRANCE.

Si c' pauvre père Mathurin , not' vieux camarade ,



qui depuis trois mois est retenu en prison pour avoir cautionné un méchant homme qui a trahi sa confiance, pouvait être du nombre des heureux !

L'ESPÉRANCE.

Ça viendra , ça viendra ; il y a un Dieu pour les honnêtes gens.

LA VALEUR.

Mais - pourquoi ne nous as-tu pas apporté cette Gazette, toi !

CHARLOT.

Ah ! ben oui ; tout l' monde se l'arrache.

LA VALEUR.

J'espère pourtant bien que nous aurons notre tour.

AIR : *Allons au pré St.-Gervais.*

Allons lire, mes amis,  
Tout ce que dit cette  
Gazette ;  
C'est le moyen , mes amis  
De nous rapprocher de Paris.

PÉTRONILLE.

Sus not' roi v'nez m' dir', j' vous prie,  
Les détails qu' vous aurez lus.

LA VALEUR.

Nous vous racont'rons, j' parie ;  
Queuq' bienfait d' plus.

TOUS.

Allons }  
Allez } lire, mes amis, etc.

*Lafrance, la Valeur, l'Espérance et Sans-Chagrin, sortent avec les Villageois.*

---

---

## SCÈNE VI.

PÉTRONILLE, CHARLOT.

CHARLOT.

Ah ça , Madame Pétronille , pendant qu' nous sommes seuls , dites-moi un peu , avez-vous r'pensé à c' que j' vous ai dit l'aut' jour.... Vous savez ben , au sujet de....

PÉTRONILLE.

Ma foi non , mon pauv' Charlot ; d'ailleurs , comme je t' l'ai dit ; je n' suis pas encore décidée à me r'marier.

CHARLOT.

Mais , Mam' Pétronille , n' suis-je t'y pas vot' premier garçon ?

PÉTRONILLE.

C'est vrai.

CHARLOT.

Est-ce que vous êtes mécontente de mon travail ?

PÉTRONILLE.

Pas du tout.

CHARLOT.

Est-ce que d'puis la mort du défunt , vous vous êtes seulement aperçue de son absence ?

PÉTRONILLE.

Je conviens de tout cela ; mais , je te le répète , je ne suis pas encore décidée à me remarier.

CHARLOT.

Hé ben , Madame Pétronille , vous avez tort , parce qu'une bonne Française comme vous , ne doit rester ni fille ni veuve.

AIR : *Si Dorilas.*

En bonn' française il faut payer vot' dette  
Au Roi , qui fait le bonheur des Français ,  
Car vous l'aimez , et fidèle sujette ,  
Vous n' pouvez trop lui donner de sujets ;  
N' sentez-vous pas queuq' chose là qui vous crie :  
« C n'est pas pour rien qu' Dieu t'a mise ici bas ;  
» Si le d'voir d' l'homme est d' servir sa patrie ,  
» L' d'voir d' la femme est d' fournir les soldats » ,

PÉTRONILLE.

Faute d'enfans , je marie et je dote mes quatre nièces , ainsi je n'ai rien à me reprocher.

CHARLOT.

C'est bon , c'est bon , c' n'est pas l' mariage qui vous fait peur , c'est l' mari , et vous n' diriez point ça s'il n'y avait pas d' par le monde un certain courier qui arrive toujours deux heures plutôt qu' les autres , et qui part toujours deux heures plus tard....

PÉTRONILLE.

Qui ? M. L'éclair ?

CHARLOT.

Là , vous voyez bien , je n' vous l' fais pas dire.

PÉTRONILLE.

Eh bien ! oui , j' conviens que je pencherais plutôt pour lui que pour un autre.

CHARLOT.

Pourquoi donc ça ?

PÉTRONILLE.

Parce que lorsqu'il y a quelque bonne nouvelle , c'est toujours lui qui nous les apporte.

AIR : *De la contredanse de la Hullin.*

N'est-c' pas lui qui d' joie enivré  
Est v'au le premier nous apprendre  
Le retour long-tems désiré  
Du frère d'un prince adoré.

Bientôt , revenant surprendre  
Nos cœurs émus , attendris ,  
Il nous apprend d'un père tendre  
L'heureuse entrée à Paris ;

N'est-c' pas lui qui , toujours l' premier ,  
Vint nous apporter la nouvelle ,  
D' leurs bienfaits , que Paris entier  
N' cessait d' bénir et d' publier ?

Toujours brûlant du même zèle ,  
D' quel plaisir son œil brillait ,  
En nous faisant l' tableau fidèle  
D' l'ivresse du huit juillet !

N'est-c' pas lui qui , depuis c' beau jour ,  
D'un monarque aussi bon que sage ,  
Vient nous annoncer tour à tour ,  
Les actes d' clémence et d'amour ?

N'est-c' pas lui qui , tout en nage ,

Nous apprit l' projet charmant  
De l'auguste mariage  
Dont nous d'sirons tant l' moment ?  
Comment donc refuser son cœur,  
Au courier de joyeux présage,  
Qui chez nous n' peut faire un voyage,  
Sans être un messenger d' bonheur ?

CHARLOT.

Ah ! il ne faut que vous apporter une bonne nouvelle pour vous plaire ?... Eh ben ! adieu , je n' vous dis qu' ça , et si ce soir vous ne raffolez pas de moi , vous serez une fière ingrate.

PÉTRONILLE.

Tu vas donc te faire courier ?

CHARLOT.

*AIR du Pas redoublé.*

OUI, j' m'en vas courir au devant  
De toutes les nouvelles,  
Et pour aller plus vit' que l' vent,  
Je m' sens déjà des ailes.  
N' faut pas qu' vot' courier soit trop fier,  
Nous allons en découdre,  
Et si mon rival est l'Éclair,  
Moi, je serai la Foudre.

PÉTRONILLE (*à Charlot, qui sort en courant.*)

Prends garde de tomber comme elle.

## SCÈNE VII.

PÉTRONILLE , *ensuite* LOUISE , NICETTE ,  
CONSTANCE et PAULINE, *en habits de mariées.*

PÉTRONILLE.

Mais voilà une toilette qui est bieu longue?...  
Louise ? Nicette ? Constance ? Pauline ?

*Les quatre Nièces paraissant.*

Plaît-il , ma tante ?

PÉTRONILLE.

Mon dieu ! comme vous voilà belles !...

PAULINE.

Et encore pour rien peut-être.

LES AUTRES.

Ah ! j'en ai bien peur.

LOUISE , PAULINE , CONSTANCE , NICETTE.

AIR : *O Fontenai , etc.*

Depuis huit jours , me parant dès l'aurore ,  
J'attends l'hymen et jamais ne le vois ,  
D' fleurs et d' rubans m' v'là parée encore ;  
Mais est-ce enfin pour la dernière fois ?

PÉTRONILLE.

Je l'espère , mes enfans ; mais vous avez aujourd'hui  
une occupation bien douce et qui vous fera paraître  
le tems moins long.

PAULINE.

Oh ! oui, ma tante, le buste est déjà placé.

PÉTRONILLE.

Où donc ?

LOUISE.

Oh ! c'est notre secret.

NICETTE.

Moi, j'ai tressé la couronne.

AIR : *Du pot de fleurs.*

Voulant de fleurs fraîches écloses,  
Ceindre son front noble et riant,  
Je cherchais des boutons de roses,  
Et je me dis en les cueillant :  
« N'y vois pas, Princesse chérie,  
» Le symbole de notre amour ;  
» Ces fleurs ne dureront qu'un jour,  
» Nous t'aimerons toute la vie ».

CONSTANCE.

Et moi, j'ai brodé l'écharpe.

*Même air.*

J'y voulais tracer (on l' devine )  
Les mots : *beauté, talent, vertu,*  
Et le nom seul de Caroline  
Sous mes doigts d' lui-même est venu ;  
Princesse auguste autant que chère,  
Cette écharpe t'enlacera,  
Et, plus heureuse, elle fera  
Ce que mes bras n'ont osé faire.

PÉTRONILLE.

Et toi, Pauline, qu'as-tu fait ?

PAULINE.

Moi ? j'ai fait comme ma sœur Nicette ; nous n'avons différé que dans le choix des fleurs.

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour.*

Les fleurs sont de nos sentimens  
L'interprète le plus fidèle ;  
Aussi j'aimai dans tous les tems  
Et la pensée et l'immortelle.  
Dans ces aimables fleurs je voi  
Les vœux dont mon ame est remplie :  
J'offre la pensée à mon Roi,  
L'immortelle à sa dynastie.

PÉTRONILLE.

Bien, très-bien, mes nièces... Embrassez-moi...  
Si vous ne pensiez pas comme cela, vous ne seriez pas Provençales.

LOUISE.

Mais nous nous faisons gloire de l'être.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Dès que Louis en France  
Nous eut ramené la paix,



( 23 )

C'est surtout la Provence  
Qui chanta ses bienfaits.  
C'est un' dette chérie  
Qu'ell' d'vait payer,  
Puisqu'elle est la patrie  
De l'olivier.

TOUS.

C'est un' dette, *etc.*

---

## SCÈNE VIII.

LES PRECEDENS, MATHURIN ramené par *La France*,  
*La Valeur*, *L'Espérance* et *Sans-Chagrin*.

CHOEUR *en dehors*.

AIR *de la ronde de Marly*.

Gai, gai, plus de chagrin,  
Nous ramenons le doyen du village,  
Gai, gai, plus de chagrin,  
D' son esclavage  
Enfin  
Il voit la fin.

PÉTRONILLE.

Quel bruit on entend!

PAULINE.

D' l'auguste alliance,  
Qu' nous désirons tant,  
S'rait-c' l'heureux instant?

PÉTRONILLE.

Tout français l'attend  
Avec impatience-

*Les quatre jeunes Filles à part.*

Mais j' sais ben pourtant,  
Qui s'rait l' plus content.

PAULINE, CONSTANCE, LOUISE, NICETTE.

Gai, gai, sur le chemin  
Courons, courons au-devant du message.

Gai, gai, dès ce matin

CONSTANCE.	}	Puiss' l'Espérance
LOUISE.		Puisse la France,
PAULINE.		Puisse la valeur,
NICETTE.		Puiss' Sans-Chagrin

Avoir enfin  
Ma main !

*(Elles sortent en courant.)*

---

## SCÈNE IX.

PÉTRONILLE, MATHURIN, LA FRANCE,  
L'ESPERANCE, LA VALEUR, SANS-CHAGRIN.

LE CHOEUR *entrant.*

Gai, gai, plus de chagrin, etc.

PÉTRONILLE.

Eh ! c'est le vieux Mathurin !

MATHURIN.

Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens d'être

rendu à la liberté ; mais dites-moi donc quelle est la main à qui je dois un si grand service ?

L'ESPÉRANCE.

Comment, vous ne la connaissez pas ?

MATHURIN.

Hé, mon Dieu, non ; il ne manque plus que cela à mon bonheur.

LA VALEUR.

Comment cela s'est-il donc passé ?

MATHURIN.

Je vous conterai cela, mes amis ; mais quand j'aurai repris un peu de forces.

PÉTRONILLE, *rentrant chez elle chercher du vin.*

Eh ! mon Dieu ! moi qui suis si contente de l'voir, que j'oublie.....

CHŒUR.

AIR : *Frappons à grands coups (des deux Avars).*

Allons, vite du bon vin ;

Qu'not' Mathurin

Oublie enfin sa peine ;

Et benissons tous la main,

Qui rompt la chaîne

Du vieux Mathurin.

PÉTRONILLE, *revenant avec plusieurs bouteilles.*

AIR *du vaudeville de l'Écu de six francs.*

Voilà l'meilleur vin de ma cave,

Puis-je en faire un meilleur emploi

Que de le verser pour un brave

Qui si long-tems servit son Roi ?

(bis.)

L'âge de c' vin n'est pas le vôtre,  
Mais prenez en toujours vot' part ;  
Il vous donn'ra des forces , car  
C'est au plus jeune à sou'nir l'autre.

TOUS.

Buvons , amis , buvons plein ,  
Que Mathurin  
Oublie enfin sa peine ,  
Et bénissons tous la main  
Qui rompt la chaîne  
Du vieux Mathurin.

SANS-CHAGRIN.

He ben ! comment l'trouvez-vous ?

MATHURIN.

Mais pas si jeune.

PÉTRONILLE.

He bien , vous sentez-vous à présent la force de  
nous raconter votre heureuse délivrance ?

MATHURIN.

Volontiers , mes enfans , m'y voilà.

AIR : *Une fièvre brûlante.*

Sous l' poids de la misère ,  
Loin de mes vieux amis ,  
Au ciel , toujours soumis ,  
Je lui f'sais ma prière ;  
Quand d' la part d'une dame d' grand nom  
C' matin je vois s'ouvrir ma prison ;  
Voulant d'un tel service  
Pénétrer le secret ;  
J' cherchais la bienfaitrice ,  
J' n'ai trouvé que l' bienfait.

PÉTRONILLE.

Oh ! père Mathurin , que j'suis contente ! vous v'la libre tout juste pour assister aux nôces de mes nièces.

MATHURIN.

Comment , vous les mariez ?

PÉTRONILLE.

Peut-être aujourd'hui.

MATHURIN.

Et à qui donc ?

PÉTRONILLE.

A quatre braves ; d'abord Louise à M. Lafrance , carabinier du régiment de Monsieur.

MATHURIN , *se découvrant.*

De Monsieur ? je vous en félicite ; un pareil nom lui portera bonheur.

LA FRANCE.

Oh ! je vous en répons.

*AIR nouveau de M. Doche.*

De Louis c'est le digne frère ,  
Tout s'accorda pour les unir ;  
Il sait aimer autant que plaire  
Et pardonner mieux que punir.  
De l'antique chevalerie,  
Il rappelle les traits heureux.  
Bon , généreux ,  
Franc , valeureux ,

Il est l'honneur de sa patrie ;  
Partout béni ,  
Partout chéri ,  
C'est bien le fils du bon Henri.

MATHURIN.

Ah ça ! et la petite Constance ?

PÉTRONILLE.

Elle épouse M. l'Espérance , maréchal-des-logis  
de lanciers du régiment de Berry.

MATHURIN.

De Berry ? digne fils de son auguste père.

L'ESPÉRANCE.

Et le jour même du mariage de mon colonel ! . . .

*Même air :*

Dieu tout puissant , quand par ta grâce ,  
Berry forme de si beaux nœuds ,  
Ah ! puissions nous voir dans sa race  
Renaître ses nobles aïeux !  
Donne à ce prince , chaque année ,  
Un fils dont un jour la valeur ,  
L'esprit , le cœur ,  
Fassent en chœur ,  
Dire à la France fortunée :  
C'est de Berry ,  
L'enfant chéri ,  
C'est bien le fils du bon Henri.

PÉTRONILLE.

Et le prétendu de Pauline est brigadier dans les  
dragons d'Angoulême.

MATHURIN.

D'Angoulême ! encore un brave , celui-là !

LA VALEUR.

A qui le dites-vous ? il faut l'avoir vu , comme moi ,  
au pont de la Drôme.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

Ah ! je n'oublierai de ma vie ,  
Le jour où ce prince guerrier ,  
Sous l' feu d' la mitraille ennemie ,  
Osa s'élançer le premier.

Quand ses soldats de sa bouillante audace  
Lui r'présentaient les dangereux effets :

» Amis , dit-il , j'ai la vue un peu basse ,  
» J'aime voir les choses de près. »

MATHURIN.

Et ma p'tite Nicette , quel est son lot ?

PÉTRONILLE.

Monsieur Sans-Chagrin , qui était l'année dernière  
sergent dans le régiment d'Bourbon.

MATHURIN.

Allons , je vois qu'elle ne déroge pas.

SANS-CHAGRIN.

J'ai l'honneur aussi d'avoir combattu sous les  
ordres de mon brave colonel.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

A mon tour je chante la gloire ,  
De ce héros , fils de Condé ;  
De ce Bourbon qu'à la victoire  
Son grand cœur à toujours guidé.

Le nom de ce guerrier sans tache,  
Dont les hauts faits sont recueillis,  
Est d'autant plus beau qu'il se cache  
Sous les lauriers qu'il a cueillis.

MATHURIN.

Hé bien, mes amis ! j'ai été aussi heureux que vous ;  
car je me suis marié, caporal dans l'régiment de  
Condé, et j'y ai servi cinquante-cinq ans.

LA VALEUR.

Quel âge avez-vous donc ?

MATHURIN.

Bientôt quatre-vingt-dix ans.

TOUS.

Quatre-vingt-dix ans !

MATHURIN.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Amis, cette longue vieillesse,  
Dont vous paraissez tous surpris,  
Est d'une honorable jeunesse  
Pour mon cœur l'honorable prix  
Le ciel voulut qu' n'ayant pas cessé d' suivre  
Sous Condé les drapeaux français,  
Tous ses soldats eussent cent ans à vivre  
Et qu' leur chef ne mourût jamais.



---

---

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE BONTEMS, *amenée*  
*par Louise, Constance, Pauline, Nicette.*

CHŒUR.

AIR : *Du pas des trois Cousines.*

C'est la mèr' Bontems elle-même ,  
La v'là de retour parmi nous ,  
Elle a vu c' bon roi que tout l' monde aime ;  
Qui d' son bonheur ne s'rait jaloux ?

TOUS.

C'est la mèr' Bontems, etc.

LA MÈRE BONTEMS.

Oui, maint'nant je m' moque d' la parque ,  
J'ai vu Louis comme je vous vois.

PÉTRONILLE.

Hé ben! que dit-vous de c' monarque?

LA MÈRE BONTEMS.

Eh ben! j' dis qu' c'est l' meilleur des Rois.

CHŒUR.

C'est la mèr' Bontems, etc.

L'ESPÉRANCE.

Mais comment, bonne mère Bontems, avez-vous pu,  
à votre âge, vous décider à faire ce trajet-là, et à  
pied encore ?

## LA MÈRE BONTEMS.

Dame , mes enfans , n'va pas en voiture qui veut.

AIR du major Palmer.

D'puis long-tems mourant d'envie  
 D' voir ce roi cher à not' cœur ;  
 N' voulant pas quitter la vie  
 Sans avoir joui de c' bonheur ,  
 Un matin je m' détermine ,  
 En dépit de mes ch'veux gris ,  
 Et v'là qu'à pied j' m'ach'mine  
 Sur la route de Paris.  
 J'ose à peine sous l' feuillage  
 Prendre queuq' s'intans d' loisir :  
 On ne craint dans aucun âge  
 La fatigue du plaisir.  
 J' vois à m'sure que j'avance  
 D'autr' langages , d'autr's habits ,  
 Mais partout de la Provence  
 Jé r'trouv' les cœurs , les esprits ;  
 L'âge enfin trahit mon zèle ,  
 Et je me vois défaillir ,  
 Près d' Paris mon pas chancelle  
 D'effroi je m' sens tressaillir ;  
 Mais l'amour d' mon prince auguste  
 Réveille un peu d' force en moi ,  
 Je m' ranime et j'arriv' juste  
 Pour tomber aux pieds du Roi. (ter.)

LOUISE.

Et il vous a parlé ?

LA MÈRE BONTEMS.

Oui vraiment , et je ne l'oublierai jamais : Bonne

femme, m'a-t-il dit, avec cet air de bonté qui ne le quitte pas, vous avez fait bien du chemin pour venir me voir. He bien, me voilà.....

AIR : *Quel chemin que tu prendes.*

A ces mots j' perdis contenance,  
Je n' sais trop c' qui s' passa dans moi,  
J' voulais jouir de sa présence,  
J' baissai les yeux, je n' sais pourquoi.  
J'avais mill' choses à lui dire,  
J' sentis ma parole expirer,  
D' plaisir j'étais prête à sourire,  
Et je ne sus que pleurer.

MATHURIN.

Vraiment, ça n' m'étonne pas ; car v'là que j' pleure aussi, rien que d' vous entendre.

LA MÈRE BONTEMS.

Eh ! c'est vous, père Mathurin ? d' puis quand qu' vous êtes donc libre ?

MATHURIN.

D' puis tout à l'heure.

LA MÈRE BONTEMS.

Et à qui qu' vous devez c' bonheur-là ?

MATHURIN.

A une grande dame : v'là tout c' que j' ons pu savoir.

LA MÈRE BONTEMS.

A une grande dame ?... Attendez donc : v'là qu' je me rappelle....

MATHURIN.

Ah ! si vous la connaissez, nommez-la moi bien vite , que je coure....

LA MÈRE BONTEMS.

Le jour d' mon arrivée au château même , une belle dame m'a questionnée sur les malheureux d'not' pays ; j'ai dit tout c'que j'en savais ; j'ai parlé d'vous , d'vos anciennes campagnes , d'vos blessures.....

MATHURIN.

Mais enfin, quel être bienfaisant?...

LA FRANCE.

C'est encore le même , toujours le même.

AIR : *De cette Femme enchanteresse ( du Courtisan. )*

C'est ce modèle de constance ,  
Cet ange cher à tous les cœurs ,  
Dont le trône a vu la naissance ,  
Dont le monde a plaint les malheurs ,  
Dont l'âme au milieu de l'orage ,  
De la vertu goûtait la paix ,  
Dont Bordeaux connaît le courage ,  
Dont Paris connaît les bienfaits .

( *On entend le canon dans le lointain. )*

LA VALEUR.

AIR : *Vaudeville des Innocens.*

Je crois entendre  
Le canon ,  
Mon cœur ne saurait s'y méprendre ,

( 35 )

( *Un coup de canon.* )

TOUS.

Oui, c'est bien le son  
Du canon,  
A ce bruit notre cœur répond.

( *Un coup de canon.* )

LES QUATRE FILLES.

J sens mon cœur qui bat  
Bien plus vite qu'à l'ordinaire.

( *Un coup de canon.* )

LES QUATRE MILITAIRES.

Adieu l'célibat,  
De l'hymen je deviens soldat.

LA FRANCE.	{	Frappe, Louise, dans c'te main,
L'ESPÉRANCE.		Frappe, Constance, dans c'te main,
LA VALEUR.		Frappe, Pauline, dans c'te main,
SANS CHAGRIN.		Frappe, Nicette, dans c'te main,

TOUS.

Qui désormais sera la tienne.

LOUISE, CONSTANCE, PAULINE, NICETTE.

En échange voici la mienne.  
( *à part* ) J'n'ons donc pas fait d' toilette en vain.

TOUS.

Oui, c'est bien le son  
Du canon,  
On n' peut l'entendre  
Et s'y méprendre;  
Oui, c'est bien le son  
Du canon;  
A ce bruit, notre cœur répond.

( 36 )

(*Coup de canon.*)      (*On entend des coups de fouet,  
des cris de joie.*)

CHOEUR *dans les coulisses.*

AIR : *C'est Félix ! ( De Félix ou l'Enfant trouvé. )*

Ah ! v'là l'Eclair,                      (*bis.*)

V'là l'Eclair                              (*4 fois.*)

C'est l' signal (*bis.*) d'une belle  
Nouvelle.

TOUS, *dehors et sur le théâtre.*

Ah ! v'là l'Eclair,                      (*bis.*)

Qu'il a l'air                              (*4 fois.*)

Et joyeux et fier

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , L'ÉCLAIR *suivi de tout le village.*

L'ÉCLAIR.

Bonjour , bonjour , mes amis.

AIR : *D' la p'tite poste de Paris.*

Brûlant l' pavé pour arriver ,  
J'ai vu six ch'vaux sous moi crever ,  
Et j' vous apprends , mes chers amis ,  
Qu' c'est aujourd'hui qu' dans tout Paris  
N'y a plus qu'un cri ;  
C'est l' nom chéri  
De Caroline et de Berry.

TOUS.

Vivent les Bourbons !...

LES JEUNES FILLES.

Comment ! c'est donc aujourd'hui...

L'ÉCLAIR.

Oui , sans doute , et au moment où je vous parle ,  
la cérémonie du mariage a lieu à Paris.

TOUS.

Ah ! quel beau jour !

PAULINE.

Est-il aimable , ce M. l'Éclair , d'être venu nous  
annoncer cela ?

L'ÉCLAIR.

Je le crois bien.

*AIR : J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Amis , du nouvel ordre de choses  
Admirez quels sont les bienfaits ;  
Et voyez comm' les mêmes causes  
Produisent de nouveaux effets.  
Le canon , signal de la guerre ,  
Annonc' la paix aux cœurs contens ,  
Et l'éclair , signal du tonnerre ,  
Annonce aujourd'hui le bon tems.

LOUISE.

Ma tante , vous savez....

PÉTRONILLE.

Oui , je sais que je vous ai promis de vous marier  
le jour même où le canon nous annoncerait cette  
illustre alliance , et je vais tenir ma parole.

LOUISE.

Un instant. (*Bas à ses sœurs.*) Au buisson de roses.  
(*Elles y vont.*)

AIR : *On y va.*

Quoiqu' j'ayons l'am' contente,  
D' nous marier aussi,  
Il nous faudrait, ma tante,  
Un témoin d' plus ici.

PÉTRONILLE.

Eh! mais, qui donc peut être,  
Cet autre témoin-là ?

LOUISE.

Vous allez le connaître.

(*Les quatre Sœurs courent vers le buisson de roses ,  
qui laisse voir en s'écartant le buste de la Duchesse  
de Berry , couronné de Myrthes et de Roses.*)

TOUTES LES SŒURS.

Le voilà! Le voilà!

TOUT LE MONDE.

On n' peut le méconnaître ,  
Le voilà! Le voilà! (*trois fois.*)

PAULINE.

Maintenant, ma tante , nous sommes à vos ordres.

SANS-CHAGRIN.

Un moment. (*à ses camarades*) au buisson de  
lauriers. (*Ils y vont.*)



*Même air que le précédent.*

Quoiqu' j'ayons l'ame contente ,  
D' nous marier aussi ,  
Il nous faudrait, ma tante ,  
Un témoin d' plus ici.

PÉTRONILLE.

Encor ! qui donc peut être  
Ce second témoin-là ?

SANS-CHAGRIN.

Vous allez le connaître,

*Les trois militaires écartent les branches du buisson  
de lauriers , qui laisse voir en s'écartant le buste  
du Duc de Berry.*

Le voilà ! le voilà !

TOUS.

On n' peut le méconnaître ,  
Le voilà ! Le voilà !

PÉTRONILLE.

Bien , mes enfans ; quel mariage ne serait pas heu-  
reux formé sous de tels auspices ?

LES QUATRE SŒURS.

*AIR : Du trio des Deux-Jaloux.*

Noble et belle Princesse ,  
Qu'hymen vient de bénir ,  
Reçois notre promesse  
De toujours te chérir. (bis.)

LES QUATRE MILITAIRES.

Prince, objet de l'ivresse  
Qui vient nous réunir,  
Reçois notre promesse  
De toujours te servir. (bis.)

LES QUATRE SŒURS.

Beauté, grâce touchante,  
En elle tout enchante,  
Sous ces rosiers touffus,  
C'est un' rose de plus. (bis.)

CHŒUR GÉNÉRAL DES FEMMES.

Noble et belle princesse, etc.

CHŒUR DES HOMMES.

Prince, objet de l'ivresse, etc.

LES QUATRE MILITAIRES.

Espoir de la patrie  
Ton image chérie  
Est là pour la vie.

LES QUATRE MARIÉES.

Idole des Français  
Nous t'aimons à jamais,  
A Jamais

TOUTES LES FEMMES.

Noble et belle princesse  
Qu'hymen vient de bénir,  
Reçois notre promesse  
De toujours te chérir.

TOUS LES HOMMES.

Prince , objet de l'ivresse  
Qui sut nous réunir ,  
Reçois notre promesse  
De toujours te servir.

TOUS.

Vive le Roi !

LAVALEUR.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Par le tableau d'un' telle alliance  
Quels cœurs pourraient n' pas être émus ?  
Quand ses beaux liens à la France  
Promettent des Bourbons de plus !  
Rien de plus juste  
Qu' l'hymen auguste  
Dont les doux nœuds  
Réuniss' tous les vœux ;  
N'est c' pas l'usage  
Que du courage  
En tous pays  
La beauté soit le prix ?  
L' plaisir qui dans tous les yeux brille  
Nous dit qu' Berry sous un laurier  
Et Carolin' sous un rosier  
Sont tous deux en famille.

L'ÉCLAIR.

Hé bien , Madame Pétronille , est-ce que tous ces  
beaux exemples-là ne vous tentent pas ?

PÉTRONILLE.

Je n'dis pas non , nous jaserons d'ça plus tard.

L'ÉCLAIR.

Plus tard , plus tard . . . . l'Eclair va plus vite que ça en affaires.

PÉTONILLE.

Dame , vous êtes ben pressant.

L'ÉCLAIR.

C'est que j'suis pressé... hé ben ?

PÉTRONILLE.

Allons , vous nous avez apporté une si bonne nouvelle , qu'on ne peut vous résister.

AIR : *Du vaudeville de la Belle Fermière.*

Touchez là , mon cher ami ,  
Voilà la main de Pétronille.

L'ÉCLAIR.

Quel bonheur ! J' vois qu'aujourd'hui  
Pour tout l' monde le soleil brille ;  
La main dont je suis épris ,  
D' mes bonn' novell's est le prix.  
Hé bien morbleu ! puisque je n' suis  
Votre époux que par elles . . . . .  
Vous aurez souvent d' mes nouvelles.

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOT, *tout mouillé.*

CHARLOT.

Ah ! eh ! oh ! eh ! Madame Pétronille.

TOUS.

-C'est c'timbécille de Charlot, comme le v'là fait !

CHARLOT.

C'est que j'ai couru si vite pour vous annoncer la nouvelle, qu'en passant sur l' petit pont, j' suis tombé dans la rivière.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CHARLOT.

Mais c'est égal, allez, je vous apporte des nouvelles fraîches ; j' les tiens du canon lui-même que j' viens d'entendre tirer.

PÉTRONILLE.

Comme tu es alerte ! (*montrant l'Eclair*) ; tiens, regarde.

CHARLOT.

Allons, encore le maudit courier, v'là qu'est clair, Monsieur est arrivé le premier ; le reste se devine : c'est fait pour moi... c'est ben la peine d'avoir manqué me périr.

TOUS.

Comment donc cela ?

CHARLOT.

Pardine , j'étais tout seul à m' débattre dans c'te rivière ; j'avais beau appeler , pas un chat pour me tendre la main ; heureusement j'ai tant fait des bras et des jambes , que me v'là ; mais j' peux ben dire une chose , c'est que sans moi , je me noyais.

PÉTRONILLE.

C'est bon , c'est bon , tu nous conteras cela une autre fois , aujourd'hui nous ne devons songer qu'au bonheur que nous promettent des mariages formés sous le règne des Bourbons et sous l'influence de l'union la plus auguste.

TOUS.

Vive les Bourbons !

VAUDEVILLE.

AIR : *Vive Henri Quatre.*

L'ÉCLAIR.

Si c'te journée  
A pour nous tant d' douceur ,  
Si c't hyménée  
Nous promet tant d' bonheur ;  
D'un peuple immense  
S'il comble les souhaits,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

L'ESPÉRANCE.

Si le tonnerre  
Ne gronde plus sur nous,  
Si tout sur terre  
Respire un air plus doux,  
Si l'abondance  
Revient avec la paix,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

PAULINE.

Si la trompette  
N'appelle plus aux camps,  
Si la musette  
A repris ses doux chants,  
Et si l'on danse  
Où grondaient les mousquets,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

LA FRANCE.

Si les cœurs sentent  
Le besoin de s'unir,  
S'ils s'épouvantent  
Au seul mot de haïr,  
Si la licence  
Voit finir ses excès,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

CONSTANCE.

Si, pour sa belle,  
Déjà comme autrefois,

L'amant fidèle  
Unit le ton courtois  
A la vaillance  
Du bon Roi Béarnais,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

LA VALEUR.

Si la patrie  
Renaît d'un trop long deuil,  
Si plus chérie  
Elle fait notre orgueil ;  
Pour sa défense  
Si tous nos bras sont prêts,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

LA MÈRE BONTEMS.

Si des campagnes  
L's habitans réjouis,  
A leurs compagnes  
D'mandent maint'nant des fils ;  
Ben sûrs d'avance  
Qu'ils n' les quitt'ront jamais,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

LOUISE.

Si de nos peines  
L'oubli calme nos cœurs,  
Et si nos chaînes  
Ne sont plus que de fleurs,  
Si l'espérance  
Remplace les regrets,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.



MATHURIN.

Si l'indulgence  
Fait bénir le pouvoir,  
Si la clémence  
Au trône vient s'asseoir,  
Si l'indigence  
Fuit devant les bienfaits,  
C'est qu'enfin la France  
A des Princes français.

PÉTRONILLE.

Que tout renaisse  
Au nom de notre Roi,  
Que notre ivresse  
Lui prouve notre foi!  
Qu'amour, constance,  
Soient nos cris désormais,  
Puisqu'enfin la France  
A des Princes français.

FIN.